

Catherine Servan-Schreiber

Louise et Juliette

roman



JC Lattès

trop grand appartement qu'elle habitait depuis quarante ans et qu'elle n'avait pas voulu quitter à la mort de Charles. Il y avait trop de souvenirs, trop d'habitudes, et pas assez de force pour remuer tout ça. Elle se contenta de vivre repliée dans trois pièces.

Des infirmières se relayaient à son chevet tandis que la maison se remplissait de roses rouges, les plus belles, les plus odorantes, des Baccarat. Léonard aimait offrir des fleurs, en abondance. Il en voulait partout, des grands bouquets généreux, remplacés au moindre flétrissement. Une vraie folie ! Sa mère les admirait pendant de longues heures, avec un petit sourire de contentement et d'attendrissement.

Les jours passaient et l'état de Louise était stationnaire. Les paliers vers la mort se franchissent plus ou moins vite. Celui-ci se prolongeait. Louise était heureuse d'avoir son fils pour elle seule, un long moment chaque jour, même s'il parlait encore moins qu'à son habitude. C'était sûrement un conseil idiot des médecins. Elle préférait se fatiguer et l'écouter, plutôt que ces silences...

Pourquoi fallait-il s'économiser alors que l'issue était irrémédiable ? Pourtant elle ne se plaignait pas. Elle ne voulait pas ressembler à ces vieux malades qui deviennent impossibles pour leur entourage. Surtout ne pas peser ou alors le moins possible.

Léonard s'impatientait. Attendre la mort lui paraissait insupportable ! C'était long et inutile. Il voulait retourner en Amérique, revenir à la vie, à l'action. Louise devina son impatience dans ses attitudes, dans ses gestes, dans la façon plus sèche qu'il avait de lui commenter les journaux ou de l'embrasser.

Comme Dieu ne se décidait pas à accélérer sa mort, elle lui força la main. Après le départ de son fils, elle pourrait se laisser mourir. Sa présence lui donnait une force de vie qui

n'allait pas dans le sens de l'histoire. Il était temps de faire demi-tour.

Elle avait prémédité son coup en se faisant belle... Une couche de crème Jolie, un chignon impeccable, une robe de chambre rouge. Ça avait marché puisque Léonard, ce jour-là, s'était réjoui de sa « bonne mine ».

Comme il lisait près d'elle, suçant les bonbons préférés de son père, les petites boules blanches à l'anis de Flavigny, les jambes étendues sur le lit et un feutre rouge à la main pour souligner les découvertes de sa lecture, elle provoqua la séparation.

— Je ne souhaite pas que tu me voies plus diminuée. Prends ton avion, mon amour. Tu sais que je t'aime au-delà de la vie et que de là-haut je veillerai sur toi, plus sûrement que de mon lit d'impotente ! Je suis heureuse de retrouver ton père. J'ai eu une belle vie, surtout après ta naissance. Merci, mon amour.

— Et Émilie ? Tu retrouveras aussi ta fille.

— Oui je sais à quel point tu aimais ta sœur... regretta Louise.

Léonard pleurait. Des petites larmes uniformes, comme de la rosée, sur son beau visage buriné d'homme. Pour la première fois de sa vie, il pleurait ses morts tous ensemble.

Ils se regardèrent un long moment en silence. Il y avait tant et si peu de choses à dire. Elle lui caressait la nuque tout doucement, comme quand petit garçon, il venait faire consoler ses peines d'enfant solitaire, trop doué et incompris.

La nuit tombée, il disparut comme un voleur, dévalant l'escalier dont il n'avait pas allumé la minuterie. Une bouffée d'angoisse lui déformait le visage. Il luttait pour résister aux sanglots, aux bruits rauques qui dans sa gorge résonnaient comme un orage. Il ne reconnut pas son frère qui montait en sens inverse. Il quittait la femme de sa vie, emportant dans sa poche la boîte presque vide des bonbons de Flavigny qui à chaque mouvement se cognaient les uns aux autres, rythmant

ses pas de petits bruits d'enfance. Louise avait insisté pour qu'il emporte les Flavigny pour le voyage.

Le lendemain, il s'envola pour Boston. Sa mère fut soulagée de le savoir loin. Une fois encore, elle le protégeait des misères de la vie et des misères de la mort.

Maintenant, elle pouvait se laisser partir en paix malgré un autre événement de la vie familiale qui la préoccupait. Son second fils, Laurent, se remariait et elle ne voulait pas que sa mort gâche la fête. Pourtant, sa chambre était déjà une tombe. La course de vitesse avait commencé et Louise sentait qu'elle se laissait distancer. Juliette aussi l'avait compris et elle ne quittait plus sa sœur.

Ensemble, dans une douce complicité, elles vérifièrent que tout était prêt. La chemise de nuit en soie beige, achetée après la mort de son mari, chez Franck et fils à Passy, serait parfaite, chic et sobre à souhait. Quant à la parure brodée de lit, Juliette l'avait repassée et amidonnée comme il fallait. Louise pouvait être tranquille. Sa sœur y avait passé des heures avec le même soin que celui apporté par leur mère pour la naissance de Léonard. Pour le reste, les enfants feraient bien comme ils voudraient. De toute façon, Louise avait toujours pensé que les enterrements ressemblent plus aux vivants qui les organisent qu'aux morts en souvenir desquels ils sont célébrés. Ne pas échapper à la règle lui était bien égal.

Le matin du mariage de Laurent, Louise fit appeler son curé et demanda une part de gâteau au chocolat, celui des petits déjeuners d'anniversaire, à peine cuit à l'intérieur. Juliette mit tout en branle pour exaucer ce qu'elle avait compris être le dernier caprice de sa sœur. Quand le curé se présenta avec sa tête de circonstance, l'appartement embaumait le chocolat chaud. Il ne résista pas à l'assiette que lui tendit Juliette. Quel délice inhabituel pour une extrême onction. Après un long entretien avec le prêtre, Louise fit promettre à Juliette de ne

pas prévenir les enfants. À quoi bon ? Tout était en place. Son agonie commença.

La mort s'était installée dans l'appartement comme une présence familière. On pouvait presque lui dire bonjour ! Elle était arrivée par les fenêtres entrebâillées sur cette douce journée de printemps, et se sentait chez elle, envahissante et dominatrice, ne laissant aucune place aux petites choses de la vie. Elle projetait sur son passage un éclairage blafard qui dénaturait les visages, les expressions, les conversations, les meubles, les pièces, les objets familiers, les habitudes du quotidien.

Depuis deux jours, le mariage de Laurent était dans toutes les conversations. Il devait être grandiose. Les futurs mariés, à tour de rôle, avaient raconté à Louise les moindres détails de la cérémonie et de la soirée. Le lieu, le menu, l'orchestre, les fleurs et l'interminable liste d'invités. Louise avait écouté, sans entendre. Elle désapprouvait cette fête ostentatoire. À leurs âges, tout de même !

Elle n'en dit rien, se contentant de sourire à contre-courant. Le plus souvent, elle faisait semblant de dormir pour écarter les évocations ou le défilé des conspirateurs. C'était facile. Elle n'avait plus de force et aspirait à être enfin seule, au calme. Au lieu de quoi, jusqu'au dernier moment, les dames de la famille vinrent se montrer, en tenue de soirée, avec leurs bras nus et leurs décolletés plongeants. Louise avait l'impression d'être une glace devant laquelle on vient faire une dernière ronde avant d'entrer en scène.

À l'heure du dîner, Juliette aussi s'en alla à la fête, le cœur gros. Elle s'était habillée d'une vieille robe noire qu'elle n'avait jamais aimée, à la dentelle déchirée dans le dos. Ce dîner lui pesait. Elle savait que sa place aurait été près de sa sœur. Mais comme Laurent épousait une juive, elle ne voulait pas qu'on la soupçonne d'antisémitisme. C'était si vite